

(Juste)

1. Trois indications de temps scandent le segment du récit de Marc qui a pour objet le crucifiement et la mort de Jésus: la troisième, la sixième, la neuvième heure (Mc 15,25.33.34). De cette chronologie, ont été proposées plusieurs explications: elle vient soit du reportage de témoins oculaires, soit d'une pratique liturgique des heures, soit du réemploi d'un comput apocalyptique. Sans s'étendre sur les mérites des deux autres lectures, on décide ici de s'exercer à penser d'après la troisième. On considèrera tout d'abord qu'il y eut au point de départ le thème prophétique du Jour de Yahvé. Constatant la généralité de la violence et l'incapacité des responsables à la juguler, les prophètes ont reporté leur espérance de la justice sur un actant transcendant et sur un Jour connu de lui et de son conseil et qu'il manifesterait au temps voulu (Am 5,18). On réfléchira ensuite à l'activité de ces disciples des prophètes qu'on appelle apocalypticiens qui ont imaginé diversement le scénario de la fin des temps ou du temps de la fin. Le Jour en serait un de ténèbres et de justice avant que de lumière et de salut. Il y aurait une suite d'événements et de moments: année, mois, jour, heure. Il y aurait une grande détresse et le retour de la prophétie; le Messie lui-même souffrirait avant d'entrer dans sa gloire; lui ou le Seigneur jugerait entre brebis et brebis; puis, vainqueur, le Messie marcherait devant son troupeau fidèle; son peuple serait la lumière des nations, Dieu se constituant un vrai partenaire, justifié par la confiance absolue qu'il lui ferait, même quand il semble enlever la vie aux siens. Enfin, on remarquera que, en Mc 15,33, l'évocation de ténèbres qui couvrent la terre en plein midi est un thème qui appartient au scénario (Am 8,19). Ces réflexions et observations faites, on pourra juger vraisemblable que c'est une telle tradition que Marc a utilisée dans son emploi du thème des heures. Il a donc dû penser que l'intervention finale de Dieu, de future qu'elle était, désormais était passée. Le "monde (qui était) à venir" (Mc 10,30) est advenu: dans la mort et le retour à la vie de celui qu'il confesse comme chef du peuple de Dieu. Dorénavant, plus importante que l'espérance, sera la foi et, plus que l'attente, la mémoire: la mémoire de la mort de celui qui, Seigneur, sauve de la mort (1 Co 11,25s; He 5,7-9). Pour opérer ce renversement, Marc s'est comporté comme un poète.

Il a télescopé le temps de la fin en un temps poétique: le bref espace qui sépare la troisième de la neuvième heure et qui s'étend entre les deux sacrifices quotidiens du temple (Ex 29,39-41). On admettra donc ici que le point de départ du récit de Marc fut constitué, autant que de faits, d'une certaine idée de l'histoire universelle et d'une conception du récit fondateur où c'est un destinataire transcendant, - inapparent mais invoqué et reconnu, Mc 15,34.39 - qui préside au déroulement des faits.

2. Les trois indications de temps ont fourni au poète un cadre pour son récit, - cadre qu'il a rempli de différentes manières. La première heure clôt un premier ensemble: réquisition de Simon de Cyrène, arrivée au lieu du Crâne, offrande d'un breuvage, partage des vêtements, mise en croix. La sixième heure clôt un deuxième ensemble: inscription de la croix, crucifixion de deux bandits à la droite et à la gauche de Jésus. La neuvième heure, elle, ouvre une dernière partie: cri de dérélition, méprise concernant Elie, offrande de vinaigre, nouvelles moqueries, dernier cri de Jésus; expiration, déchirement du voile du sanctuaire, exclamation du centurion, présence des femmes. Comme on le verra, ces matériaux ne sont pas tous exactement contemporains de la mort de Jésus. Leur rapprochement est un effet de poésie autant que d'histoire.

3. Le remplissage des trois sections (vv. 20-25, 26-33, 34-41) a été puisé à trois sources principales: des écritures hébraïques, des écritures chrétiennes qui interprètent celles-là, et des réactions juives aux interprétations chrétiennes des écritures hébraïques. De la première source ont été tirées surtout des citations implicites du Ps 22: breuvage, partage des vêtements, hochements de tête et moqueries, cri de dérélition. De la deuxième, des formules de foi: Jésus est Christ et Christ par la croix; il est roi non des Juifs mais d'Israël; il est sauveur des hommes; il a détruit le temple et l'a rebâti en trois jours; il est Fils de Dieu. De la troisième source viennent des objections des Juifs à ces proclamations: il est faux que Jésus ait détruit et rebâti le temple; un sauveur se sauve d'abord lui-même; si Jésus était Christ, il l'aurait manifesté en descendant de la croix; ce que voyant, peut-être auraient-ils cru en lui; enfin, un jeu de mots sur Eloï/Eli.

Ainsi, le poème semble devoir autant sinon plus à la capacité du poète de faire voir ce qu'il croit et de montrer les choses en acte (Aristote) qu'à des reportages de témoins oculaires. A la limite, il n'y aurait eu que la confession de foi "Christ crucifié" que cela aurait suffi à Marc pour écrire le segment du récit de la passion qu'il avait décidé de consacrer au crucifiement et à la mort de celui dont il croit qu'il est Christ et Fils de Dieu.

4. Simon de Cyrène est dit avoir porté la croix de Jésus. D'après son nom et d'après le contexte, il est probable que cet homme était juif. Il était chef de famille et avait deux fils, dont l'un a un nom grec, Alexandre, et l'autre un nom latin, Rufus. Comme il est originaire de Cyrène (en Libye actuelle), qui était une colonie grecque où se trouvaient beaucoup de Juifs, et que, dans son Epître aux Romains (16,13) Paul fait allusion à Rufus, il est possible qu'on ait affaire à des Juifs hellénistiques en partie romanisés. Et comme Paul mentionne Rufus et sa mère mais non pas Simon et Alexandre, il est possible aussi que ces deux soient décédés. Ils ont pu subir une mort violente. La croix que Simon a portée fut peut-être la sienne, celle sur laquelle il a été lui-même crucifié. Il aura été livré par des frères de race (cf. Mc 13,12) à cause de sa foi que Jésus est le Christ. On aura voulu le forcer à renier son maître mais il a préféré se renier lui-même et porter la croix (Mc 8,34). Premier martyr peut-être de la communauté romaine, sa mort a laissé un vif souvenir chez ses frères dans la foi. Paul a pu en être informé par Aquila et Priscille (Ac 18,2), et Marc aura rétrojecté dans la "vie de Jésus" ce fait mémorable. Cette interprétation offre un sens possible aux mentions d'un personnage apparemment secondaire dans le récit solennel qui fonde la foi chrétienne, de son nom propre, du nom de son pays d'origine, des noms de ses deux fils, de la contrainte qu'il a subie, de son retour des champs. Autant de détails qui devaient être parlants pour les premiers lecteurs de Marc.

5. Etant donné que l'offrande d'un breuvage, le partage des vêtements, les hochements de tête et les moqueries puis le cri de dérélition se trouvent à la fois dans le récit de Marc (15,23.24.29.34) et dans le Ps 22 (1,9,15,18), il est théoriquement possible soit que Jésus et ses adversaires se soient

littéralement conformés à ces préfigurations et qu'on ait raconté après coup des événements réels dans le langage des écritures hébraïques, soit que des croyants, convaincus que Jésus a accompli les prophéties, aient composé des épisodes où ils ont narrativisé leur foi. Comme, faute de documents à l'appui, l'exégèse n'a pas le moyen de vérifier l'historicité de ces éléments du récit, et que l'herméneutique autorise une lecture poétique de ces passages, un moderne peut s'en approprier en partie le sens en réfléchissant sur le motif qui a attiré l'attention sur le Ps 22. Ce fut certainement le souci de trouver un sens au fait brut et brutal de la mort de Jésus. Cela, ils l'ont fait en considérant comme un événement que celui qui parle dans les écritures hébraïques avait prévu, le fait brut qui avait été pour eux, comme Jésus les en avait prévenus, un scandale. La passion de Jésus est la réalisation de la figure du juste souffrant. Certes, les scribes ne faisaient pas la même inférence d'une prémisse commune. L'option chrétienne a été prise depuis un tout autre observatoire que le nationalisme et la religion d'Etat. Elle implique que le "peuple de Dieu" est autre chose qu'une nation linguistiquement, géographiquement et culturellement définie. C'est plutôt une confrérie oecuménique. Une telle autocompréhension étant le fait d'une infime minorité parmi les Juifs, celle-ci a été amenée à comprendre l'incrédulité de la masse de leurs compatriotes comme un endurcissement ou un aveuglement (Rm 11; 2 Co 3).

6. Que Jésus ait été le juste par excellence et qu'il se soit montré tel dans ses derniers moments en particulier, Marc le pense sans doute mais il ne le dit pas expressément. Luc, lui, l'a explicité en mettant dans la bouche du centurion (23,47) l'attribut de juste qui, dans Sg 2,10.18, est l'équivalent du Fils de Dieu de Mc 15,39. Quant à Matthieu, il a inclus la double mention que Jésus est juste (27,19) et qu'il a mis sa confiance en Dieu (27,43). Cette idée d'un lien étroit entre la foi et la justice dont Jésus serait l'inaugurateur se trouve en Rm 3,22.26 et elle devait être connue de la communauté romaine pour laquelle, pense-t-on, Marc écrit son ouvrage. Mais si Marc lui-même la connaissait, il s'est abstenu d'en faire état. Peut-être a-t-il estimé les "existenciaux" (silence, plainte, cri) plus pertinents poétiquement que les transcendants (justice, foi)?

7. Les Juifs avaient demandé à Pilate que Jésus soit crucifié (Mc 15, 13), et Pilate l'a livré pour être crucifié (v. 15). Suit l'exécution de la sentence: les soldats l'amènent pour le crucifier (v. 20), ils obligent Simon de Cyrène à porter sa croix (v. 21), ils le crucifient (v. 24), c'était la troisième heure quand ils le crucifièrent (v. 25), ils crucifièrent avec lui deux brigands (v. 27). Pendant qu'il est en croix, les passants lui intimement de descendre (v. 30), de même les prêtres et les co-crucifiés (v.32). Le thème de la croix est lancinant, il apparaît dix fois: deux au procès romain, cinq lors de l'exécution de la sentence, trois à propos de Jésus en condition de crucifié. On peut comprendre cette insistance du conteur en partant du troisième groupe (vv. 29-32) et de ce qu'on peut entrevoir de son substrat paulinien. Car si, pour les autres, on ignore à peu près tout de la manière dont ils sont arrivés à croire, Paul, lui, on sait qu'il est parvenu à la double conviction que Jésus est Christ et, cela, en tant même que crucifié. On sait aussi qu'il avait conscience de n'être pas venu de lui-même à cette certitude, car il en parle comme d'une révélation (Ga 1,12-15). Pendant quelque temps, il s'était trouvé divisé. D'un côté, il avait été préparé par sa méditation des écritures hébraïques et surtout des psaumes de lamentation à admettre que le Messie devait souffrir. Mais, d'un autre côté, interprétant d'après Dt 21,23 la rumeur publique selon laquelle Jésus avait été crucifié et était néanmoins proclamé vivant par certains, sa première réaction de rabbin avait pu être de penser qu'il était maudit de Dieu (Ga 3,13). Puis, de façon pour lui absolument imprévisible, l'idée (Christ) et le fait (Jésus crucifié) fusionnèrent dans son esprit et il crut que celui-là est celui-ci. Et il ne connut plus que lui (1 Co 2,2; Ga 6,14), et quand il communiquait sa conviction, il était tellement rempli de représentations concrètes tirées des écritures traditionnelles qu'il n'avait pas de peine à peindre longuement le Christ en croix (Ga 3,1). Mais ce Christ crucifié restait difficilement imaginable pour la majorité des païens auxquels les chrétiens s'adressaient. Aussi, les gens du quartier, les prêtres, les scribes, les agitateurs, soit sur la rue (les passants), soit au temple (les prêtres), soit à la synagogue (les scribes) se moquaient-ils des chrétiens. Pendant quelque temps, ceux-ci ont dû tenter de répondre. Puis ils se sont avisés que leur interprétation n'était compréhensible qu'à ceux à qui était donnée une certaine intelligence des

écritures. Aussi, ont-ils décidé de représenter, d'un côté, un Jésus en croix qui, comme eux, ne peut que se taire, et, d'un autre côté, des passants, des prêtres, des scribes, des agitateurs politiques qui se moquent. - Le deuxième groupe de références à la croix (Mc 15,20-27) peut s'expliquer à partir de l'interprétation qui vient d'être proposée du troisième groupe. Puisqu'on convertissait le kérygme en récit, il fallait d'abord raconter comment le Christ crucifié et outragé avait été amené au lieu du supplice et cloué au gibet. - Enfin, le premier groupe (vv. 13,15) s'explique à partir du deuxième. On avait, certes, la connaissance d'un triple fait: Jésus avait été crucifié, la crucifixion était un châtement infligé par les Romains aux esclaves et aux rebelles, Jésus avait été livré à Pilate. Cependant, si Marc raconte la demande des Juifs et la décision du gouverneur romain, ce qui le motive n'est peut-être pas d'ABORD une compétence d'historien ni une volonté ferme de rapporter des faits avec exactitude, mais les exigences de l'art de raconter et la volonté de faire voir, de représenter un événement fondateur qui a eu un commencement, un milieu et une fin. La fin était le Christ en croix, le milieu la mise en croix, le commencement la condamnation à la croix. L'invention fut un mouvement à rebours depuis la fin vers le commencement. La foi au Christ crucifié fut au point de départ du projet de le représenter en croix; les lois de la narration exigeaient quelque chose comme un chemin de croix; et celui-ci devait être compris comme l'effet d'une décision prise par les Romains à la demande des Juifs.

8. En Mc 15,27, il est noté, que deux brigands ou agitateurs politiques ont été crucifiés avec Jésus, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche. Quoiqu'il en soit de l'historicité de cet élément du récit si Marc l'a enregistré, c'est sans doute que, dans son ouvrage, il concourait à la signification. Et en effet, comme le montre^N quelques rapprochements, il co-signifiait. En Mc 10, 35-40, Jacques et Jean demandent à Jésus d'être assis à sa droite et à sa gauche dans sa gloire, et les termes employés au v. 40 sont exactement les mêmes que ceux de 15,27. Mais Jésus a interprété le moment glorieux de sa carrière en termes de coupe qu'il doit boire et de baptême dont il doit être baptisé, qui sont des métaphores transparentes de sa passion. Il a déclaré ensuite qu'il ne lui appartenait pas de désigner ceux qui seraient alors à ses côtés, ces places étant réservées pour ceux qu'un autre que lui a choisis.

Cet autre est celui dont les paroles ont été consignées dans les écritures hébraïques et qui avait dit que son serviteur, avant d'être glorifié, serait compté parmi les criminels (Is 52,13 et 53,12). La crucifixion de Jésus entre deux larrons a donc été comprise comme l'accomplissement du texte d'Isaïe, lui-même interprété comme une prophétie. D'autre part, la scène de Mc 10 a dû être pensée comme un redoublement de la prophétie isaïenne. Mais, placée où elle est, elle est un devis littéraire destiné à préparer le lecteur à un renversement des attitudes selon lequel le grand se fait petit et le maître serviteur (Mc 10,41-45). Ce renversement est aussi un dépassement: un au-delà du politique. Les chefs des peuples dominant en maîtres mais le Fils de l'homme, pour dominer sur la totalité des peuples (Dn 7,14), doit d'abord se comporter comme un serviteur qui donne sa vie. Ainsi préparé, le lecteur du récit du crucifiement peut comprendre que la représentation de Jésus entre deux criminels est une manière de signifier le dépassement de l'ordre politique qui avait été préfiguré dans les écritures et annoncé par Jésus.

9. Tandis que l'inscription de la croix (v.26) suppose que Jésus de Nazareth a été livré par les Juifs et condamné par les Romains en tant que prétendant au titre de roi des Juifs (cf. v. 2), la moquerie des Juifs (v.32) implique que les chrétiens eux-mêmes donnaient à Jésus un autre titre: celui de roi d'Israël. Ces deux titres sont différents. Le français "juif" dérive de "judéen" qui est un terme géographique et politique, mais Israël est un mot du langage religieux: il désigne le partenaire futur de Yahvé, comme on le voit par la formule d'appartenance mutuelle, "Je serai leur dieu et ils seront mon peuple" (Jr 31,33). Les Juifs du temps de Jésus faisaient le plus souvent une lecture politico-religieuse de leurs traditions et espéraient la venue d'un roi national. Seule une petite minorité avait commencé de mettre son espérance à la fois en Dieu et en un juste qui serait messie, ayant l'esprit de Yahvé et totalement soumis à sa volonté et qui, en suite de sa parfaite obéissance seulement, recevrait l'investiture royale et prendrait la tête du peuple de Yahvé. Ceux que l'Événement-Jésus a interpellés furent de ce petit nombre et ils comprenaient Jésus non comme roi des Juifs mais roi du partenaire de Yahvé, Israël. Cependant, trouvant politiquement pervers le mouvement chrétien, les Juifs ont accusé les chrétiens d'être royalistes

et ennemis de César. Aussi, Marc, qui sait que ses lecteurs le comprennent à demi-mot, a-t-il jugé bon de représenter un Jésus mensongèrement accusé d'être roi des Juifs et crucifié et qui, en cela même et en refusant de descendre de la croix, est Christ et roi d'Israël.

10. Dans les écritures chrétiennes primitives, le titre de Christ est souvent associé à celui de Fils de Dieu (Mt 16,16; Jn 20,31; Ac 9,20-22). Les deux sont des titres royaux mais Christ est Juif tandis que Fils de Dieu est, en outre, païen. Aussi, Marc a-t-il mis le premier dans la bouche des Juifs et le second dans celle d'un païen (15,39), et il a placé celui-là avant celui-ci et, en plus, l'un avant la mort de Jésus et l'autre après. Son intention devait être: d'enraciner la foi des pagano-chrétiens dans celle des judéo-chrétiens, de montrer que l'incrédulité des Juifs avait été la condition de la foi des Gentils, et de lier la messianité de Jésus, réinterprétée par la filiation divine, à l'au-delà de sa mort (Rm 1,4).

11. La moquerie concernant la parole supposée de Jésus sur la ruine du temple (15,29) et l'observation qu'au moment de la mort de Jésus le voile du temple se déchira impliquent toute une théologie. A vrai dire: une eschatologie, une façon de concevoir la totalité du temps depuis une certaine fin, la fin du temps des Juifs qui serait aussi le commencement du temps des païens (Lc 21,23). Les premiers écrivains chrétiens s'entendaient sur le fond, sur la proximité d'un tournant majeur de l'histoire universelle, mais, tandis que Paul attendait une parousie prochaine (1 Co,18; 3,13; 4,5), Marc suppose une eschatologie réalisée à la mort de Jésus et même de son vivant. La différence tient au fait que l'un écrit avant et l'autre après la ruine de Jérusalem et du temple, laquelle eut lieu en 70. Cet événement a été interprété par les évangélistes et déjà par leurs sources comme le moment de la parousie du Fils de l'homme, - de celui qui doit régner sur toutes les nations (Dn 7,14), - car c'est alors que fut "visiblement" levée l'hypothèque que le nationalisme juif faisait peser sur l'espérance de la formation d'un vrai peuple de Dieu, d'un rassemblement d'élus et de fidèles issus de tous peuples, nations et langues (Mc 13,26s; Ap 7,9). Avant 70, les missionnaires qui peinaient pour que les

païens fussent accueillis de plein droit dans le peuple du Seigneur, étaient mus par le sentiment que la parousie - l'avènement, l'avent, la présence manifeste - du Seigneur aurait lieu sous peu, vers la fin de la génération adultère et pécheresse qui demande des signes et ne sait pas lire ceux qui s'offrent (Mc 8,9-11; Lc 12,56). L'événement-avènement devait donc se produire aux environs de l'an 70 (He 3,7-4,11; Ps 95,10). Ce pendant, la réflexion sur l'Événement-Jésus intégralement compris a conduit à penser que cette parousie visible (Mc 13,26) avait été offerte à la vue dès le moment de la mort de Jésus (Mc 14,62) pour ceux qui avaient eu des yeux pour voir (4,12). Ainsi comprend-on que Marc a fait du logion sur la destruction et la construction du temple un grief contre Jésus (14,58); a aussi anticipé au procès la parole sur l'apparition du Fils de l'homme sur les nuées (14,62); a répété le logion sur le temple au moment du crucifiement (15,29); a noté le déchirement du voile au moment de la mort (15,38); et placé tout le discours sur la ruine du temple (c.13) avant son récit de la passion (cc.14-15). Le signe dans le ciel que les Juifs demandaient ne fut autre que l'élévation de Jésus sur la croix. Son corps détruit et rebâti est vraiment le lieu où le Père est adoré en esprit et en vérité (Jn 2,19; 4,23). On pouvait donc dire que la reconstruction du vrai temple de Dieu avait commencé dès le troisième jour après la mort de Jésus, car c'est dès lors que le Ressuscité a commencé de marcher comme pasteur à la tête de son troupeau rassemblé en direction de la Galilée des nations, et c'est là que ses disciples l'ont réellement "vu" (Mc 16,7; Mt 4,15).

12. La plupart des non spécialistes seront pôtés à penser que ne sont guère méditables les vv. 34-36 sur lesquels s'exerce la sagacité des exégètes. Toutefois, ceux qui sont patients pourront en tirer du profit. Au v. 34, l'évangéliste a pris soin, avant de le traduire, de reproduire en langue araméenne le cri de Jésus. Or, tandis que, dans l'invocation ici reproduite, le nom de Dieu a une forme élargie avec une voyelle brève à l'initiale (elôhi ou élâhi), dans le texte hébreu du Ps 22,1, auquel le cri est emprunté, la forme est courte et la voyelle initiale est longue (êli). D'autre part, le sarcasme des vv. 35s interprète l'invocation comme un appel à élias, qui est la forme grecque de l'hébreu éliyah. Celui-ci signifie: yah (Yahvé) est mon (-i-) dieu (êl-). C'est le nom d'Elie mais ce peut être aussi une forme apocopée où le syllabe finale -yah est tombée. Ceci étant, on peut s'exercer à penser que la rédaction

marcienne, qui implique trois ou quatre formes du nom de Dieu, est le reflet d'une situation historique complexe: celle des chrétiens de Rome dans les années 60. On se représentera une petite communauté de juifs araméophones persécutés par leurs frères de race et livrés par eux à la soldatesque romaine pour être crucifiés comme rebelles. Ces gens avaient pris l'habitude, tout en persistant à croire en leur dieu et à espérer contre toute espérance, de se plaindre à lui de leur apparent abandon et, cela, dans les termes du premier verset du Ps 22 tel qu'il était traduit dans leur langue. Ils disaient donc: elâhi (=elôhi). D'un autre côté, on se représentera les rabbins de la capitale romaine se débattant dans leurs contradictions. Ils voyaient bien que les chrétiens étaient pieux et ils croyaient que éli exauce ceux qui l'invoquent (Jl 3,5). Mais ils connaissaient l'original hébreu du Ps 22 et ils préféraient invoquer leur dieu sous la forme éli plutôt que élâhi; ils n'avaient que du mépris pour cette racaille de gens du peuple qui croyaient en un sauveur crucifié et parlaient à Dieu en langue vulgaire. Et ils étaient évidemment sûrs que les suppliciés ne pourraient descendre de leur gibet, tout en jugeant absolument improbable qu'ils en soient miraculeusement descendus. Pour sortir de l'impasse, ils se sont dit les uns aux autres: ce n'est pas éli qu'ils invoquent mais éli(yah), un thaumaturge qui ne peut sauver définitivement de la mort. Du reste, les chrétiens, comme leur maître, sont des pécheurs, et Dieu ne peut ni entendre leur prière ni les exaucer (Cf. Jn 9,16.24.31). En rétrojectant cette situation comme un épisode du crucifiement de Jésus, Marc encourageait ses lecteurs à détourner leur attention des moqueries dont ils étaient l'objet et à la tourner vers celui dont ils étaient constamment exhortés à imiter le comportement et à croire que Dieu l'avait exaucé, le sauvant de la mort (He 5,7). Quant à l'attribution à des assistants, juifs bien sûr, de l'offrande de vinaigre, ce fut peut-être une façon ironique de l'évangéliste de représenter les Juifs accomplissant à leur insu les prophéties (Ps 69,22; Jn 11,51).

13. En mettant dans la bouche de Jésus peu avant sa mort le cri de dérèliction qui ouvre le Ps 22, il est peu probable que Marc ait voulu faire de la psychologie. Tout comme celui de Jean (Jn 13,1), son Jésus savait depuis longtemps que sa mort serait suivie de sa résurrection (Mc 8,31; 9,31; 10,32s). Aussi doit-on dire que l'invocation est ici plus significative que l'interro-

gation. Celui qui demande à celui qu'il appelle son dieu pourquoi il l'a abandonné implique plusieurs choses: il n'a pas cessé d'avoir confiance en son esprit protecteur; le sentiment d'abandon où il se trouve a un sens; le sentiment n'est pas la raison; un fidèle a le droit de connaître la raison, le sens de son épreuve; il y a des cas où le vase peut demander au potier pourquoi il l'a fait ainsi (Jb 10,1-22 et cf. Rm 9,20); le vrai croyant peut poser la question et, cependant, ne pas attendre de réponse. La question, les persécutés de Néron l'avaient sans doute bien des fois posée à leur dieu et ce dut être pour eux une consolation de lire, sous la plume de leur évangéliste, que celui qui était proposé à leur imitation n'allait plus jamais cesser, grâce au récit normatif, de la poser lui aussi. Quant à la réponse, ils en ont quelque idée: l'apparent abandon de Jésus aux mains des Juifs comme aux affres de la mort (Ac 2,24) fut l'envers de la reconnaissance de sa filiation divine par les païens (Mc 15,39, cf. Rm 11,11).

14. Après avoir observé à deux reprises que Jésus a lancé un grand cri (vv. 34 et 37), l'évangéliste note que c'est en voyant la façon dont il a expiré que le centurion a reconnu sa filiation divine (v. 39). Or, d'ordinaire, les crucifiés mouraient d'épuisement et non en criant. On soupçonne donc qu'on est ici en présence d'un fait théologique plutôt qu'historique. Le cri avait plusieurs emplois dans la tradition. Dans les psaumes, c'est souvent un appel pressant adressé à Dieu (Ps 4,2). Dans le Ps 29, la voix tonitruante de Yahvé et les cris de la cour céleste accompagnent la description d'une domination sur toutes les puissances. En Jos 6,20, le grand cri des assaillants de Jéricho est un cri de guerre et un cri de victoire anticipée. En Mc 1,26 et 5,7, le cri des démons en est un de défaite et il répond à une menace de Jésus qui dut être proférée en un cri encore plus puissant. De même en Mc 4,39 où Jésus fait taire une mer démonisée. Aussi peut-on croire que, dans son récit de la mort de Jésus, Marc a voulu, par le cri, conférer un sens à l'événement. Il a pu y voir un cri à double sens: apparemment, c'en est un de ^{دَفْع}défaite mais, en réalité, c'en est un de victoire. Jésus meurt, ses adversaires semblent l'emporter, mais c'est lui qui triomphe des puissances (1 Co 2,8; 15,56s). Le parti pris de Marc d'être fidèle à l'art de raconter des choses non pas vérifiables mais vraisemblables et, pour ceux qui ont des oreilles pour entendre, véritables, l'a incliné à laisser le sens implicite, symbolique. Bien avant les modernes, il savait que le symbole, c'est ce qui donne à penser.

15. Les vv. 20b-41 de Mc 15 font partie d'un triptyque dont ils sont le premier volet. Il s'agit de la section 15,20b-16,8 dans laquelle culmine l'ouvrage de Marc. Cet ensemble contient trois épisodes: crucifiement (15,20b-41), ensevelissement (15,42-47), projet avorté d'embaumement (16,1-8). Or, ces trois scènes sont parallèles aux trois moments de la confession de foi qui est rapportée en 1 Co 15,3b-4: mort, ensevelissement, résurrection. Comme on a pris l'habitude de donner le nom de kérygme (annonce, message) à la formule de 1 Co 15, et comme on admet généralement qu'au moins dans son expression écrite cette formule, elle-même prépaulinienne, précède d'environ vingt ans l'édition de l'évangile de Marc, la possibilité est envisagée que le récit marcier du crucifiement et de la mort fasse partie d'une narrativisation du kérygme, d'une mise en récit du message commun. On aura donc raconté le crucifiement, la sépulture et la visite au tombeau, moins comme des souvenirs de témoins oculaires, que comme une façon d'illustrer la foi qu'on avait que, dans la mort, la mise au tombeau et l'ouverture de celui-ci, les écritures hébraïques (en particulier Ez 37) étaient parvenues à un accomplissement majeur. Ainsi, un des facteurs qui ont commandé la rédaction de toute la fin de l'ouvrage de Marc, ce fut le "selon les écritures" qui apparaît deux fois dans l'énoncé du kérygme de 1 Co 15. Et on peut supposer que l'un des buts du récit de la passion était de convaincre ceux qui connaissaient les écritures, les Juifs.

16. Dans la section 15,20b-16,8, Marc mentionne à trois reprises la présence de quelques femmes: lors de la mort de Jésus (15,41), de son ensevelissement (15,47) et de la visite au tombeau (16,1s). Comme ces mentions correspondent aux divisions du récit de Marc et aux moments du kérygme, la possibilité ne peut être exclue que la présence des femmes soit, elle aussi, un effet de narrativisation. Le conteur a pu les introduire comme témoins au sens juridico-métaphorique de porte-parole de la partie défenderesse au procès qui est intenté par les Juifs au Dieu de Jésus. Peut-être Jésus n'a-t-il pas été enseveli et le récit de Mc 14,3-9 aurait été composé pour suppléer au défaut de ce rite qui choquait les auditeurs grecs de l'évangile. On a pu partir, non de la découverte d'un tombeau vide, mais de la foi en l'ouverture des tombeaux que Yahvé avait promise en Ez 37, et remonter de là à un récit d'ensevelissement auquel des femmes sont dites avoir assisté, et enfin à leur présence, à défaut des disciples enfuis, au pied de la croix. Pour les lecteurs romains

de Marc, ces femmes pouvaient représenter toutes les personnes qui, lors de la persécution de 64, convaincues que Jésus est Christ et sauveur par la croix mais ne pouvant venir en aide à ceux qui étaient crucifiés comme lui et pour lui, "se tenaient à distance, regardant" (15,41), compatissantes. On peut penser à ces peintures de la Renaissance où des commanditaires se font représenter dans un coin du tableau.

17. Dans le kérygme, il y a cinq ou même six éléments, - Christ, pour nos péchés, selon les écritures, ressuscité, le troisième jour, et peut-être a été enseveli -, qui sont, plutôt que des faits, des théologoumènes, des expressions d'une pensée théologique ou théologale ou théopoétique. Ces expressions impliquent un ensemble cohérent de convictions: 1) il existe un locuteur transcendant appelé Dieu ou Seigneur; 2) ce locuteur a parlé aux pères; 3) sa parole a été consignée dans des écritures et elle avait pour objet une promesse; 4) il y aurait un jour un peuple de justes qui, même dans la mort, aurait, comme son chef, une confiance absolue en son dieu; 5) ce qui était ainsi jadis anticipé a commencé d'être accompli; 6) on peut appliquer à Jésus de Nazareth mort crucifié le titre de roi et chef de ce peuple, et donc aussi le nom de Christ; 7) sa mort fut un sacrifice expiatoire, il est "mort pour" (Is 53), à cause des péchés du peuple, de son incrédulité, de son manque de confiance en son dieu, et afin, par sa propre foi, d'y mettre fin; 8) le salaire du péché étant la mort, le peuple est mort et a été, métaphoriquement, mis au tombeau; 9) mais Jésus, qu'on n'a pu convaincre de péché, de manque de foi et d'obéissance au Père, en est sorti le troisième jour; 10) comme prémices de ceux qui se sont endormis. Le kérygme est donc l'effet de la rencontre d'une attente et d'une attention, d'un ensemble de convictions et d'un événement. Il est à la fois: 1) contenu essentiel d'une annonce que des convaincus se sont proposé d'adresser à leurs compatriotes juifs; 2) proposition sur laquelle des chefs de file se sont entendus (1 Co 15,2.11); 3) interprétation d'un fait. Le fait, la base historique du kérygme, fut une mort: celle, en l'an 30, d'un Galiléen appelé Jésus qui, livré par Caïphe à Pilate comme ennemi de César, a été livré par Pilate à la croix. Il est possible que tout le reste se soit greffé sur ce fait. Et il peut en être de même du récit de Marc. En tout cas, il est permis de méditer son texte comme s'il reposait tout entier sur cette pointe.

18. Si, comme cela a été supposé ici, la plus grande partie des matériaux du récit marcier de la crucifixion peuvent être compris comme issus d'une méditation qui avait pour objet, en amont, des écritures hébraïques, et en aval, des événements significatifs advenus en particulier à la communauté chrétienne de Rome, la question se pose de savoir pourquoi l'évangéliste ne s'est pas contenté de proclamer l'accomplissement des écritures et de raconter la petite histoire de la communauté locale, et, à la place, a décidé de concentrer, et alors fictivement, l'attention sur les derniers moments de Jésus. La réponse est que Marc savait ce qu'il faisait: un évangile, un beau message. Il y avait la séquence: écritures, mort de Jésus, foi et souffrances de ceux qui ont cru que, dans cette mort, le dessein de Dieu se manifestait. Cette séquence, Marc l'a saisie, non en historien, mais comme la matière d'une configuration poétique et transtemporelle du temps. Elle seule lui a paru susceptible d'exorciser chez ses lecteurs aussi bien le sentiment de l'irréalité des arrière-mondes que l'obsession de leurs propres souffrances et l'angoisse de la temporalité. Il leur a fourni le moyen de présentifier le moment du temps qui, selon lui et selon la tradition dont il se réclame, transcende le temps et rend pensable la suite contingente des événements. Avec ce qui fut antérieur et postérieur à l'Événement-Jésus, il a fait un texte qui est une "re-présentation" et qui induit, dans le présent, une présence.

19. Pour que l'invention, la composition, la rédaction, puis la réception du récit du crucifiement de Jésus aient été ce qu'elles furent, il faut supposer qu'a existé, entre l'objet de pensée et le sujet pensant, entre, d'une part, le destin apparemment funeste de Jésus et, d'autre part, l'auteur et son public, une sorte de correspondance, d'harmonie préétablie, d'homologie, d'isomorphisme. Pour que des gens de notre espèce en soient arrivés à ne plus vouloir connaître que le Christ crucifié, il semble avoir été nécessaire qu'elles aient été, par leur mémoire et leur expérience vive, préaccordées à cette forme d'imaginaire où c'est dans le mal, la mort, le négatif, la croix, que le bien, la vie, le positif, la résurrection sont sentis et consentis. Si nous ne le savions, nous devrions supposer, d'un côté, une longue tradition d'interprétation positive des malheurs d'une nation, leur consignation dans une littérature classique et canonique, et, d'un autre côté, une profonde réflexion sur l'expérience personnelle et communautaire d'un échec apparent et d'une souffrance

inexplicable. Et effectivement, nous savons que c'est la rumination prolongée des écritures hébraïques qui a rendu possible la lecture favorable de l'Événement-Jésus, et nous entrevoyons que^{l'} la réflexion sur les souffrances apostoliques de Paul et de Pierre, leur mort à Rome, puis la persécution de Néron qui a préparé et conditionné la création de l'oeuvre de Marc. Nul ne vient naturellement ni rapidement au paradoxe et au radicalisme évangélique, et ceux qui y viennent c'est parce qu'ils y sont acculés en vertu d'une sorte de nécessité interne et pour remplir une fonction, indispensable à l'humanité prise comme une totalité solidaire, mais que bien peu reçoivent la force d'assumer (1 Co 9,16). Si la foi en une puissance de Dieu qui se manifeste dans la faiblesse fut acquise dès le soir de Pâque, il est certain que ce ne fut alors que par une infime minorité. Et il est certain aussi qu'il a fallu ensuite de longs discernements, au milieu de toutes sortes de scissions (Jn 7,43; Ac 23,7; 1 Co 11,19) pour que certains eussent une foi éprouvée et qu'il se trouvât un écrivain qui pût compter sur un public disposé à mettre la croix au coeur de sa contemplation. Mais, ainsi, les chrétiens ont été capables de prendre le contre-pied de l'axiome juridique "summum jus summa injuria". Car, à leurs yeux désormais, c'est là où s'exerce la plus grande injustice que se manifeste la plus haute justice (Rm 3,21-26; 1 Pi 2,19-25).

20. Il est vraisemblable que Paul ignorait tout d'un récit évangélique de la passion et que c'est Marc qui en fut l'inventeur. Avant lui, la proclamation chrétienne prenait la forme d'une interprétation des écritures hébraïques à l'adresse de ceux qui les connaissaient. Cette interprétation était proposée: soit par chacun à ses parents, amis et voisins, soit dans le portique de Salomon à Jérusalem, soit dans les synagogues, soit aux compagnons de voyage. Cette prédication était imagée et concrète, partant des récits concernant les patriarches, le séjour en Egypte, l'exode, le désert, la conquête, la monarchie, la construction du temple, les sacrifices, les fêtes, les actions des prophètes, l'exil. Mais lorsque Paul se tourna vers les non-Juifs, la nécessité de récits proprement chrétiens, si elle s'était déjà fait sentir, devint impérieuse. Il fallait faire voir le kérygme, le rendre présent, il fallait peindre le Christ crucifié (Ga 3,1). Pour cela, il fallait narrativiser, dramatiser, historiciser. C'est à quoi se sont occupés les évangélistes, dont Marc fut vraisemblablement le premier.

21. Parvenu au terme de cette lecture studieuse, l'exercitant constate, d'un côté, que le récit de la souffrance du messie ne l'a aucunement ému et, d'un autre côté, que rien dans le texte ne le pousse à s'émouvoir. A proprement parler, ce récit n'a rien de dramatique ni de tragique, il n'y a ni intrigue, ni péripétie, ni dénouement et, loin de susciter la terreur et la pitié, la mort du "héros" provoque une acclamation impériale (15,39). Le lecteur de Marc sait depuis 8,31; 9,31 et 10,32s l'essentiel de ce qui est raconté ici. Rien ne le surprend, il s'y attendait, il a appris que ce qui est arrivé devait se produire. C'était écrit, prévu, consenti à l'avance. Une telle réserve dans le traitement des épisodes retenus et une telle sobriété dans le ton sont sans aucun doute l'expression, non du hasard, mais d'un propos délibéré, lui-même conforme à une nécessité. Avant de parvenir à ce type de texte, bien des essais ont dû être tentés puis, au cours de discernements difficiles, rejetés. On a dû se rendre compte que l'accueil positif qui était et qui serait accordé à l'interprétation qu'on donnait de l'Événement-Jésus ne devait rien à la rhétorique et aux techniques de persuasion (1 Co 2,1-4), mais tout à la puissance qui émanait d'une lecture humble et priante des écritures juives, et que tout l'effort des écrivains devait tendre à fournir une clé de relecture de cette tradition toujours normative et, autant que possible, à s'effacer devant le locuteur transcendante de qui seul apprennent la vérité ceux à qui il est donné de l'entendre (1 Th 4,9; 1 Jn 2,20-27). Toute pression sur leur sensibilité ou leur raison aurait, tôt ou tard, provoqué leur doute et leur résistance.